

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 46

Artikel: Une musique allemande qui ne l'est pas
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189493>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avant tout. Avec cette devise, il a fait le journal le plus lu de tous les journaux de Paris, et sa fortune par dessus le marché.

Il va sans dire que tes visées sont plus modestes. Mais enfin tu tiens, n'est-il pas vrai, à avoir le plus de monde possible à tes conférences. Tu voudrais, je crois, instruire ton public et peut-être même le morigéner à l'occasion. Dans ton intérêt et celui du but que tu te proposes, renonce à la dernière partie de ton programme.

Plus tard, quand le succès aura couronné tes efforts, tu le reprendras avec plus de chance de réussite. Cherche à concilier le goût de tes auditeurs avec le vrai absolu que tu poursuis. Ce n'est pas là, je le reconnais, besogne facile; mais c'est la route qui mène à la conquête des auditeurs. Suis-la, d'autres, et des illustres, l'ont suivie avant toi.

Adelina Patti, lorsqu'elle était à ses débuts, eut un soir un succès fou à l'Opéra, en chantant une partition de Rossini. Celui-ci l'invita à souper. Au salon, le vieux maestro lui prit paternellement le menton et lui dit :

« Ma chère amie, vous avez remporté, ce soir, un très beau triomphe, mais vous ne savez pas chanter. »

La cantatrice, un peu piquée, fit une petite moue et lui répondit :

« Mais, pourtant... »

« Je vous vois venir, reprit Rossini, vous avez le public pour vous, cela vous suffit; vous avez peut-être raison. Eh bien! battez monnaie avec votre voix pendant que le public vous acclame, et quand vous serez riche, venez chez moi et je vous apprendrai à chanter. »

Dès lors, la Patti a gagné des millions sans trop se préoccuper de ce qui lui manque comme méthode, et Rossini n'est plus là pour lui donner des leçons.

Albert Wolf, dans un de ses articles du *Figaro*, dit: « L'auteur d'une pièce de théâtre est l'esclave du public, et, ce qu'il y a de plus malheureux, c'est qu'il n'est jamais absolument sûr de son œuvre. Et les concessions qu'il doit faire sont toutes en faveur du public, au détriment de la valeur littéraire. Selon lui, il faut que les parties sérieuses soient coupées par des effets de grâce ou de gaité, et vice-versa. En un mot, ne pas jouer trop longtemps sur la même corde. »

Cette méthode est celle qui plaît le mieux au public: donc, c'est la bonne.

Entendons-nous. C'est la bonne pour faire de l'argent, ou enfin, pour avoir des auditeurs.

Et si, pour les conférences populaires, l'on doit tenir compte dans une large mesure des goûts du public, il ne s'en suit pas qu'on doive les suivre tous. Car, tandis que tu travaillerais à t'élever, le public te pousserait très-probablement à descendre.

Encore un mot.

Bien que tu sois habitué à lire en public les prières lithurgiques, je dois te prévenir contre cette espèce de peur, de tremblement, que les comédiens et les chanteurs appellent le *trac*. Pour guérir le trac, il faut employer le truc qui consiste à avoir sous la main une joyeuseté qui s'encadre dans le

sujet et qui fasse rire l'auditoire. Si l'auditoire rit, le trac passe instantanément.

Et maintenant, je souhaite que tu n'aies pas à lutter contre cette force qui triomphe de tous les changements, de tous les progrès, de toutes les améliorations; cette force qui décourage les plus hardis, les plus dévoués; cette force que tous les novateurs trouvent sous leurs pas et qui paralyse toutes les énergies, tue toutes les bonnes volontés: j'ai nommé la force d'inertie.

Donc, si, à la sortie de ta première conférence, tu ne trouves pas les précauts du village, le syndic, le juge et le président de la commission des écoles attablés à l'auberge communale et faisant une partie de binocle, tu pourras considérer ta première expérience comme un succès.

LE CARRIER.

Transformations géologiques. — Les êtres et les choses sont emportés dans le destin d'une perpétuelle métamorphose. Le sol sur lequel nous vivons, dit M. C. Flammarion, cette France féconde, cette Italie radieuse, cette Espagne indolente, étaient au-dessous des flots lorsque se sont formés les terrains habités aujourd'hui par la race humaine. Ces fonds sous-marins se sont lentement et graduellement élevés jusqu'à la surface des eaux et jusqu'à diverses hauteurs dans l'atmosphère; la vie végétale et animale s'est répandue à travers les vallées et les plaines, et aujourd'hui l'humanité rayonne dans ses travaux et dans ses gloires. La mer, toutefois, occupe encore actuellement les trois quarts de la planète, et au fond de son lit se déposent les sédiments de notre âge et se prépare le sol des continents futurs. Trois fois déjà la région de Paris, de Londres, de Berlin, de Vienne a été exhaussée au-dessus du niveau de la mer, et deux fois elle est redescendue au fond des eaux; la nature des terrains en donne le témoignage irrécusable. Les mouvements d'oscillation se continuent. Le sol de la France, de la Belgique, des Pays-Bas est de nouveau dans une période d'abaissement. Il est probable que dans quelques milliers d'années la mer arrivera jusqu'à Paris.

Une musique allemande qui ne l'est pas. — C'était à l'Exposition de Zurich. Trois Lausannois partageaient une bouteille sous la véranda du grand restaurant. Tout à coup, ils voient des casques briller dans le pavillon central destiné à la musique, pour les concerts de chaque jour. L'un d'eux, qui avait passé quelques années à Munich, avait le déplorable travers de tout critiquer dans nos mœurs, nos lois, nos institutions, nos arts, nos habitudes. Chez nous, rien de bien; son idéal, c'était l'Allemagne, ce qui se faisait en Allemagne, ce qui nous venait de l'Allemagne. Aussi fut-il ravi à la vue des casques en question, qu'il prit sans doute pour des casques prussiens.

— Ah! s'écria-t-il, radieux, nous allons entendre de la musique, cette fois!

Et pendant le concert de répéter sans cesse:

— Voilà ce qui s'appelle de la musique, au moins!

voilà ce que nous devrions avoir chez nous, car ce que nous entendons habituellement est abominable, c'est à déchirer le tympan.

Survient le patron de l'établissement, vers lequel court notre Lausannois :

— Pardon, Monsieur, permettez-moi de vous demander d'où vient cette excellente musique, c'est probablement une musique militaire allemande ?...

— Non, monsieur, répond le restaurateur, c'est l'*Union instrumentale* de Lausanne.

— Ah ! bah ! ! !

Un de nos abonnés nous écrit :

Les boissons alcooliques produisent sur les personnes qui en abusent des effets absolument différents. Les plus fréquents sont les manifestations bruyantes, la manie de faire de l'esprit ou des discours, chanter ou adresser des compliments. La spécialité qu'ont certains sujets de broyer le noir ou de fondre en larmes, est plutôt commune aux Allemands et, en général, aux grands buveurs de bière ; mais un fait plus rare encore, est celui que le vin de 1886 a produit sur un honorable citoyen.

M. X. désire rentrer chez lui à une heure fort avancée de la nuit. Il souffre d'une affection cruelle, « la désorientation », et il avise aussitôt un agent de la police :

— Pardon, pourriez-vous, s'il vous plait, m'indiquer où demeure M. le professeur *** ?

— Parfaitement, Monsieur, il demeure..., puis, reconnaissant son interlocuteur : mais, je ne me trompe pas, c'est vous même M. le professeur ***.

— Permettez, vous ne m'avez pas compris, ce n'est pas du tout M. le professeur *** que je cherche, c'est son habitation.

On drôlo dè saléro.

Dào teimps iô on recordavè lo catsimo d'Ostervà dein lè z'écoulès, on régent, que lo fasâi recità ài z'einfants, ein étai arrevâ à ellia reponsa que sè dit : Le salaire du pêché, c'est la mort.

— Sâ-tou cein que l'est que lo saléro ? se demandè à n'on bouébo.

— Na, se repond lo bouébo.

Cé bouébo étai lo valet dào pionnier dè coumon qu'on lài desâi assebin « lo voyer », et qu'étai l'hommo d'afférés dè la municipalità po lè tsemins, lè bous et po tot cein qu'appartegnâi à la coumouna. L'allavè ti lè trài mài teri son quartain tsi lo boursier et cein lài fasâi adé oquiè po nià lè dou bets ào bouvan. Cé voyer étai on brav'hommo et quand bin dè sa-t-ein-quatoozè sè tagnâi 'na petita torgnola, quand l'avâi dè l'ardzeint, tsacon lo recriavè.

Ora, po bin fèrè compreindrè à son bouébo cein que c'étai qu'on *saléro*, lo régent, qu'avâi einviâ dè lài fèrè derè que c'étai on gadzo qu'on affanavè, lài fâ :

— Eh bin, accuta, me n'amî, ton père est pionnier, n'est-te pas veré ?

— Oï.

— Ne va-te pas ti lè trài mài tsi lo boursier ?

— Oï.

— Et quand ye revint à l'hotò, que rapportè-te ?

— On plioumet !

On concert.

Quatro musicârès, quatre gaillâ que ne peinsâ-vont qu'à fèrè dàl farcès, et qu'allâvont decé. delé, djuî po fèrè dansi, ont l'idée on bio dzo d'allâ fèrè 'na veriâ pè la Comtâ. L'arrevont on deçando dein on grand veladzo et font publiyi que lo leindéman né, dein la granta tsambra à bâirè dè l'auberdzo dàl trài pindzons, lài arâi on concert dè 50 musiciens. Ma fâi, jamé dè la viâ on avâi oïu per lé âotrè 'na tola beinda dè violârès et lè dzeins lài alliront ein masse, que cein baillâ onna cougne dào diablo. On pâyivè ein eintreint et on iadzo que tot fut pliein, failu clliourè la porta.

Quand l'hâora fu quie, lè musicârès einmodont la premire ; mà lè tsaravoutès n'étiout rein què lè quatre ; assebin quand l'euront botsi, lè dzeins coumeinciront à bordenâ et à criâ : Et clliâo 50 musiciens ! N'ein pâyî po 50 et na pas po 4 ! et l'allâvont sè fatsi tot dè bon quand cé que tagnâi la clérinette lào fâ :

— Tot dào ! tot dào ! bravo z'amis ! se ne sein què quatre, c'est bin voutra falta, kâ quand y'é vu que vegnâi tant dè mondo, y'é reinvoyi lè z'autro po que vo z'aussi prâo pliace, sein quiet y'ein arâi 46 d'eintrè vo que n'ariont pas pu eintrâ. Ora, ne vein avâi l'honneu d'einmodâ la séconda. Hardi ! musiqua ein avant !

Et lo resto dào concert s'est passâ lo mi dào mondo.

LE SECRET DU CAPITAINE

V

Une certaine lumière commençait à se faire dans l'esprit du lieutenant d'Avril. Il écoutait de plus en plus avidement le récit du père Luchaud.

Celui-ci reprit :

— Les choses allèrent si bien entre les deux jeunes gens, à l'Eslière, qu'un beau jour le sous-lieutenant Darad déclara à ses parents qu'il aimait M^{lle} Gabrielle, et les pria d'aller demander à M. Marin la main de sa fille. Les deux vieux eurent beaucoup de chagrin à cette révélation. Ils trouvaient leur fils trop ambitieux et craignaient un refus, car les Marin étaient riches relativement aux Darad. Mais le jeune homme les rassura, leur dit qu'il était aimé de la jeune fille, et les détermina à faire la démarche officielle.

— Vraiment ! s'écria d'Avril, au comble de la surprise. Vous êtes bien sûr de ce que vous dites, monsieur Luchaud ?

— Aussi sûr que je vous vois et que je vous entends, mon lieutenant. M. Marin reçut très bien M. et M^{me} Darad, mais quand il connut l'objet de leur visite, il poussa un cri d'étonnement, s'aperçut tout d'un coup de l'imprudence qu'il avait commise en laissant sa fille causer avec le jeune Darad, et n'eut pas un instant la pensée de consentir au mariage, parce qu'il tenait beaucoup à la fortune et que Darad n'avait rien. Mais comme il ne voulait ni avouer cette raison, ni consulter sa fille, ni blesser les parents de Darad, il ne craignit pas de dire à ceux-ci que sa fille aînée aimait un autre jeune homme auquel elle était promise, M. Luzat.

— C'était donc un mensonge ?

— Vous allez voir, monsieur. Les deux Darad revinrent désolés, et leur fils, au désespoir de s'être trompé sur les sentiments de celle qu'il aimait depuis si longtemps, partit et ne revint plus. Quelques mois après, les deux